

Le cuisinier et le renard

Un texte inédit de Martine Dorval – *Distillerie Shefford*

Voici le récit que m'a fait consigner John Wood de ses jeunes années. Il jure que son histoire est vraie. Son hameau disparu porte aujourd'hui le nom de Shefford. Il a fui au Vermont à l'âge de seize ans et y a vécu sous l'identité de Charles Acer. Il m'a secouru autrefois et j'honore ma promesse de cacher dans cette grotte de Shefford ces quelques pages. Wood les a ornées de l'image du renard qui lui avait sauvé la vie, dans le temps.

Je suis né à Savage's Mills. J'ai grandi dans une cabane au milieu des bois. À la mort de mon père, ma mère sans ressource s'est engagée comme cuisinière dans une auberge-relais à Saxby Corner tenue par Warren, un homme sans scrupules et de mauvais commerce. On racontait que la région s'était enrichie grâce à une guerre qui avait empêché les Britanniques d'obtenir du bois en Europe. Mais ce dont Warren tirait profit provenait de l'alcool et de l'exploitation de son entourage.

«Tu vas m'aider, John. Tu vas te mettre aux fourneaux avec moi.» Voilà ce que décida ma mère, l'année de mes treize ans. Les odeurs agréables qui planaient dans la cuisine et ma gourmandise m'incitèrent à moins courir les bois des alentours que je connaissais déjà comme le fond de ma poche.

Bien vite, je fis le tour du menu. Pour tromper l'ennui, j'ai commencé à préparer des desserts avec le sirop d'érable dont nous disposions alors en quantité. Les premiers essais se soldèrent par de véritables désastres. Ma mère ne voulant rien gaspiller m'obligeait à m'en nourrir. Mon orgueil me fit tout avaler et récidiver jusqu'à ce que mes desserts soient renommés.

Souvent, j'entrebâillais la porte qui donnait sur la salle à manger. Après avoir engouffré un repas en vitesse, je voyais certains voyageurs demander une «bouteille d'eau» et de la compagnie. Warren empochait d'abord son dû, faisait signe de la tête à l'une des serveuses et déposait d'un geste sec une bouteille sur le comptoir. Client et demoiselle disparaissaient au deuxième étage. Si la bouche des filles souriait, leurs yeux témoignaient d'une humeur chagrine. Pour cela, je l'avoue, j'en voulais à Warren.

Quand ma mère lui demanda un salaire pour ma peine, il me menaça d'une bonne claque :
«Je le paierai le jour où il fera enfin quelque chose d'utile.»

Warren avait discrètement installé un alambic dans un appentis et je l'épiais. Je compris le procédé, mais sa façon de faire variable et négligée donnait un alcool douteux qui lui attirait des plaintes de nombreux buveurs. Un jour, un client furieux lui retroussa le nez avec le canon de son fusil :

- Warren! Ton tord-boyaux m'a rendu malade, j'ai ressenti des douleurs abdominales affreuses. J'ai passé une semaine à m'en remettre.
- T'aurais pas plutôt mangé un dessert du jeune au sirop d'érable?
- C'est ta bagosse! Y'a pas à discuter, ou tu sers de la boisson correcte ou je te ferme l'auberge.
- J'ai pas d'ordre à recevoir de toi, répliqua faiblement Warren en reculant.
- Je vais parler à tout le monde. Personne ne viendra plus ici.
- Vous avez pas tellement de choix de route, marmonna Warren blême.
- Sert de la boisson de qualité, c'est le dernier avertissement. T'es pas éternel. Tu m'as bien compris, siffla l'homme entre ses dents.

Profitant de cette menace qui avait ébranlé Warren, je lui proposai un marché. Si je parvenais à fabriquer de l'alcool avec de l'eau d'érable, les serveuses ne divertiraient plus les voyageurs. Il me rit au nez :

- T'as trois mois, le temps que j'écoule ma réserve. Mais change surtout pas l'eau en vin.
- Et les filles?
- Et ta bagosse? Quand tu te seras entendu avec le diable, rappelle-toi bien la recette et l'incantation qui vient avec.

Quelqu'un l'aura dénoncé, car quelque temps après, l'escouade de la moralité débarqua. Les serveuses partirent. Puis, ma mère mourut. Warren dont les affaires périclitaient devint encore plus insupportable. Je continuais mes essais avec l'alambic et je le surpris quelques fois à goûter

le liquide que je plaçais dans un baril et à le cracher. Il ne se douta pas qu'il servait de leurre jusqu'à ce qu'à la poursuite d'un renard, il trouve les deux autres cachés derrière le bâtiment. Ceux-là contenaient une boisson exceptionnelle. Cela faisait quelques semaines que j'en vendais en douce. Je voulais démarrer ma propre affaire. Et ça, Warren le devina immédiatement.

Lorsqu'il surgit dans la cuisine, une carabine pointée sur moi, en hurlant que je le volais, je lançai sans hésitation un chaudron d'eau bouillante dans sa direction et pris mes jambes à mon cou. Au détour de l'appentis, je vis un renard lécher l'orifice d'un de mes barils. Puis, tandis que je remontais la pente vers la forêt, j'entendis un coup de feu. En regardant par-dessus mon épaule, j'entrevis la bête foncer en zigzaguant en direction de Warren. C'est la dernière fois que j'ai vu l'aubergiste et il était bien vivant. Je me suis réfugié dans une grotte. Le soir, le renard apparut. Il s'était battu et avait eu le dessus, car bien que son pelage soit ensanglanté, il n'était pas blessé. Épuisé, il accepta ma présence dans sa tanière. Trois jours plus tard, un braconnier m'a raconté avec un œil soupçonneux qu'on offrait une récompense pour la capture du cuisinier de Saxby Corner. Warren était mort. Peu importe qui lui avait mis son compte, on me faisait porter le chapeau. Je m'enfuis vers la frontière.

De crainte qu'on me lie à l'affaire, jamais plus je ne transformai l'eau d'érable. Je ne peux dévoiler comment vous y prendre, mais persistez et vous obtiendrez un alcool avec des arômes de caramel et de poire confite. Il sera vif en bouche avec un goût de cannelle et une finale subtile de sucre d'érable et d'orange amère. Quand vous aurez réussi, je vous en prie, réalisez mon vœu le plus cher et installez une distillerie à Saxby Corner. Cela vous portera chance, j'y veillerai de là où je suis.